

Récit du martyre de Polycarpe

[...] Frères, c'est pour vous que nous rédigeons les actes des martyrs et du bienheureux Polycarpe, dont le supplice sembla achever la persécution en la frappant de son sceau.

En presque tous les événements qui précédèrent sa mort, le Seigneur nous montre un martyr tout entier évangélique. Polycarpe a attendu d'être livré, comme le Seigneur, afin qu'imitant son exemple, nous regardions moins notre intérêt que celui de notre prochain. L'amour, quand il est vrai et fort, n'incline pas à se sauver seul, il aspire au salut de tous les frères.

Bienheureux et vaillants, tous ces martyrs qui firent honneur à Dieu ! Ayons en effet assez de foi pour attribuer à Dieu cette liberté au sein de tant d'épreuves ! Qui n'admirerait le courage de ces hommes, leur patience, l'amour qu'ils portaient à leur Maître ? Lacérés par les fouets qui mettaient à vif leurs veines et leurs artères, ils ne fléchissaient pas, alors que les assistants ne pouvaient réprimer des cris de douleur et de pitié. Mais chez eux, l'on n'entendait ni gémissement ni soupir, et leur vaillance prouva qu'à l'heure où on les suppliciait, ces admirables témoins du Christ avaient déjà quitté leur corps, ou plutôt que le Seigneur était là et s'entretenait avec eux.

Ravis par la grâce du Christ, ils n'avaient que mépris pour les tortures infligées, puisqu'une heure leur gagnait la vie éternelle. Le feu de leurs bourreaux inhumains leur semblait froid. Un autre feu les inquiétait, qu'ils voulaient fuir, éternel celui-là, destiné à ne jamais s'éteindre. Ils considéraient avec leurs yeux du cœur les bienfaits que Dieu réserve au courage, *que l'oreille n'a pas entendus, que l'œil n'a pas vus, et qui ne sont pas montés au cœur de l'homme (1 Co 2, 9)*. Mais le Seigneur les leur découvrait puisqu'ils n'étaient plus des hommes mais déjà des anges.

Ceux que l'on avait condamnés aux bêtes supportèrent aussi d'abominables tourments : on les étendait sur des coquillages hérissés de pointes, on les soumettait aux tortures les plus raffinées, espérant, par la variété et la longueur de ces supplices, qu'ils finiraient par renier leur foi.

Le Diable contre eux déploya toutes sortes de ruses. Grâce à Dieu, il n'en vainquit aucun. [...] Polycarpe, le plus admirable de tous, ne se laissa pas d'abord émouvoir par les rumeurs de persécution. Il voulait rester en ville. Mais comme son entourage le pressait d'aller se mettre à l'abri, il gagna une petite maison non loin de Smyrne et il l'habita avec quelques amis, ne faisant qu'y prier jour et nuit, pour tous les hommes et toutes les Églises de ce monde, selon la coutume.

C'est au cours de sa prière que, trois jours avant d'être arrêté, il eut une vision : son oreiller prenait le feu et était entièrement consumé. Alors il se tourna vers ses compagnons : « Il faut que je sois brûlé vif. »

Cependant on le recherchait activement. Il dut gagner une seconde cachette ; à peine y arrivait-il que les gens lancés à sa poursuite firent irruption dans la première maison. Ne l'y trouvant pas, ils saisirent deux jeunes esclaves, en torturèrent un, qui parla. Polycarpe désormais ne pouvait plus leur échapper, puisqu'il avait été dénoncé par un des siens. L'irénarque qui répondait au nom d'Hérode, était pressé de le conduire au stade. Ainsi Polycarpe accomplirait-il sa destinée, en ne faisant qu'un avec le Christ, tandis que ceux qui l'avaient livré subiraient le châtiment de Judas.

Ils emmenèrent le jeune esclave. C'était un vendredi, vers l'heure du dîner. Les policiers, à pied et à cheval, armés jusqu'aux dents, se mirent en chasse, comme s'ils couraient après un brigand. Tard dans la soirée, les voilà qui trouvent la maison et se lancent à l'assaut. Il était couché à l'étage supérieur. Une fois encore, il aurait pu s'échapper, mais il refusa : « Que la

volonté de Dieu soit faite », dit-il.

Quand il sut qu'ils étaient là, il descendit et engagea la conversation. Son âge et sa sérénité les frappèrent et ils ne comprenaient pas qu'on ait mis tant de police sur le pied de guerre pour arrêter un si noble vieillard. Mais lui, malgré l'heure tardive, les invita aussitôt à manger et à boire à satiété, il leur demanda seulement de lui laisser une heure pour prier en paix. Ils le lui accordèrent. Alors, debout, il se mit à prier, si intensément pénétré de la grâce de Dieu que deux heures durant il ne cessa de parler et d'impressionner ceux qui l'écoutaient. Beaucoup se repentaient d'être venus arrêter un vieillard aussi saint.

Quand il eut achevé sa prière, où il avait fait mémoire de tous ceux qu'il avait rencontrés dans sa vie, petits ou grands, illustres ou obscurs, et de toute l'Église catholique, répandue dans le monde entier, l'heure du départ était arrivée. On le jucha sur un âne et on le conduisit à la ville : c'était le jour du grand sabbat. L'irénarque Hérode, ainsi que son père Nicètès, vinrent au-devant de lui et le firent monter dans leur carrosse. Assis à ses côtés, ils essayèrent de le fléchir, disant : « Quel mal y a-t-il à dire Seigneur César, à sacrifier et à observer notre religion pour sauver sa vie ? »

Mais lui ne leur répondit d'abord pas et, comme ils insistaient, il leur déclara : « Je ne suivrai pas vos conseils ». Humilés par leur échec, ses interlocuteurs l'accablèrent d'injures et le poussèrent si brutalement de la voiture qu'en descendant il s'écorcha la jambe. Mais il n'en parut pas troublé, et il marcha d'un pas résolu, comme s'il ne sentait rien, vers le stade où on le conduisait.

Du stade montait une énorme rumeur et nul ne pouvait s'y faire entendre. Quand Polycarpe en franchit les portes, une voix retentit du ciel : « Courage, Polycarpe, et sois un homme ». Nul ne vit qui avait parlé, mais ceux des nôtres qui étaient présents entendirent la voix. On fit entrer Polycarpe. Quand la foule apprit qu'il avait été arrêté, les clameurs redoublèrent.

Le proconsul le fit comparaître devant lui et lui demanda s'il était Polycarpe. « Oui », répondit celui-ci. Alors il essaya de le faire abjurer : « Respecte ton âge », disait-il. Suivaient toutes les paroles que l'on tenait en pareil cas : « Jure par la fortune de César, rétracte-toi, crie : à mort les impies ! »

Alors Polycarpe jeta un œil sombre sur cette populace de païens massée dans le stade, et pointa sa main vers elle. Puis il soupira, et, les yeux levés au ciel, il dit : « A bas les impies ! » Le proconsul le pressait de plus belle : « Jure donc et je te libère, maudis le Christ ! »

Polycarpe répondit : « Si tu t'imagines que je vais jurer par la fortune de César, comme tu dis, en feignant d'ignorer qui je suis, écoute-le donc une bonne fois : je suis chrétien. Voilà quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais-je insulter mon roi et mon sauveur ? Si le christianisme t'intéresse, donne-toi un jour pour m'entendre ». Le proconsul lui dit : « Essaie de convaincre le peuple ». Mais Polycarpe répliqua : « Avec toi, je veux bien m'expliquer. Dieu nous demande de respecter comme elles le méritent les autorités et les hautes fonctions qu'il a lui-même instituées, du moment que cela ne nous porte pas préjudice. Mais ces gens-là ont trop peu de dignité pour que je défende ma foi devant eux ».

Le proconsul reprit : « J'ai des fauves, je t'y ferai jeter si tu ne changes pas d'opinion ».

- Fais-les venir ! Quand nous changeons, nous, ce n'est pas pour aller du bien au mal. Nous ne consentons à changer que pour devenir meilleurs.

Le magistrat s'irritait : « Je t'envoie au bûcher si tu ne crains pas les fauves. Apostasie donc ». Polycarpe répliqua : « Tu me menaces d'un feu qui brûle une heure, puis s'éteint rapidement. Tu ignores donc le feu du jugement à venir et du châtiment éternel gardé pour les impies. Mais pourquoi tardes-tu ? Va, donne tes ordres ».

Telles furent ses paroles, et bien d'autres encore. Il rayonnait de courage et de joie, et la grâce inondait sa face. Il ne s'était pas laissé démonter par cette confrontation, c'était au contraire le proconsul qu'elle plongeait dans le désarroi.

Cependant, ce dernier envoya son héraut au milieu du stade pour claironner trois fois : « Polycarpe a avoué qu'il est chrétien ! » La déclaration du héraut mit en fureur toute la foule des païens et des Juifs qui résidaient à Smyrne. Les cris éclatèrent : « C'est lui, le maître de l'Asie, le père des chrétiens, le fossoyeur de nos dieux, c'est lui qui incite les foules à ne plus sacrifier ni adorer ! »

Au milieu de leurs hurlements, ils demandaient à l'asiarque Philippe de lâcher un lion sur Polycarpe. Mais il objecta qu'il n'en avait plus le droit, parce que les combats de fauves étaient clos. Alors d'une seule voix, ils réclamèrent que Polycarpe pérît par le feu. Il fallait en effet que s'accomplît la vision qui lui avait montré son oreiller en flammes, tandis qu'il priait, et qui lui avait arraché devant ses amis ce mot prophétique : « Il faut que je sois brûlé vif ».

Les événements se précipitèrent. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la foule se rua dans les ateliers et dans les bains pour ramasser du bois et des fagots. Les Juifs s'acquittaient de la besogne avec leur zèle habituel. Quand le bûcher fut prêt, le martyr retira lui-même tous ses vêtements, il détacha sa ceinture, puis commença à se déchausser, geste dont les fidèles le dispensaient toujours : dans l'impatience où ils étaient de toucher son corps, tous se précipitaient pour l'aider. Bien avant son martyre, la sainteté de sa conduite inspirait cette unanime révérence.

Rapidement, on disposa autour de lui les matériaux rassemblés pour le feu. Mais, quand les gardes voulurent le clouer au poteau : « Laissez-moi comme je suis, leur dit-il. Celui qui m'a donné la force d'affronter ces flammes me donnera aussi, même sans la précaution de vos clous, de rester immobile sur le bûcher. » Ils ne le clouèrent donc pas et bornèrent à le lier. Les mains derrière le dos, ainsi attaché, il ressemblait à un bélier magnifique, pris dans un grand troupeau pour être offert en sacrifice à Dieu et à lui seul destiné. Alors, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, ton Fils béni et bien-aimé, à qui nous devons de te connaître, Dieu des anges, des puissances, de toute la création et du peuple entier des justes qui vivent sous ton regard, je te bénis parce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure, et que tu me permets de porter mes lèvres à la coupe de ton Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps dans l'incorruptibilité de l'Esprit Saint. Accueille-moi parmi eux devant ta face aujourd'hui ; que mon sacrifice te soit agréable et onctueux, en même temps que conforme au dessein que tu as conçu, préparé et accompli. Toi qui ne connais pas le mensonge, ô Dieu de vérité, je te loue de toutes tes grâces, je te bénis, je te glorifie au nom du Grand Prêtre éternel et céleste, Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé, par lequel la gloire soit à toi comme à lui et à l'Esprit Saint, aujourd'hui et dans les siècles futurs. Amen ! »

Quand il eut prononcé cet « amen », qui achevait sa prière, les valets allumèrent le feu. Une gerbe immense s'éleva et nous fûmes les témoins d'un spectacle extraordinaire qui ne fut donné à voir qu'à ceux qui avaient été choisis pour ensuite faire connaître ces événements. La flamme s'arrondit. Semblable à la voilure d'un navire que gonfle le vent, elle entoura comme d'un rempart, le corps du martyr. Ce n'était plus une chair qui brûle, c'était un pain que l'on dore, c'était un or et un argent incandescents dans le creuset, et nous respirions un parfum aussi capiteux qu'une bouffée d'encens ou quelque autre aromate de prix.

À la fin, voyant que le feu ne pouvait consumer son corps, les scélérats ordonnèrent au bourreau de l'achever d'un coup de poignard. Il s'exécuta. Un flot de sang jaillit de la plaie et éteignit le feu. Toute la foule s'étonna de la grande différence qui sépare les incroyants des élus.

L'admirable Polycarpe était l'un de ces élus, maître de notre temps, apôtre, prophète, évêque de l'Église catholique de Smyrne. Toute parole sortie de sa bouche s'est vérifiée et se vérifiera.

Le Diable, le jaloux, l'ennemi de la race des justes, voyant la grandeur de son martyr, l'irréprochable conduite qui fut la sienne dès son enfance, la couronne d'incorruptibilité posée

sur son front, et la récompense incontestée qu'il remporta, essaya de nous empêcher de retirer son corps que beaucoup étaient, en effet, impatients de reprendre, ne fût-ce que pour toucher cette chair sacrée. Il souffla donc à Nicétès, le père d'Hérode et le frère d'Alcé, de persuader le magistrat de ne pas rendre le corps. Car, disait-il, ils vont oublier leur crucifié pour se mettre à adorer celui-ci. Les Juifs appuyaient frénétiquement ces discours. Ils nous avaient épiés quand nous avions tenté de le reprendre sur le bûcher. Ils ne savaient pas que jamais nous ne pourrions renoncer au Christ qui a souffert pour le salut du monde entier, immolant son innocence à nos péchés ; Nous n'en adorerons jamais un autre. Nous vénérons le Christ parce qu'il est le Fils de Dieu, et nous aimons les martyrs parce qu'ils sont les disciples et les imitateurs du Seigneur. Leur ferveur incomparable envers leur roi et leur maître mérite bien cet hommage. Puisse-t-on aussi être leurs compagnons et leurs condisciples.

Quand il vit la querelle que déchaînaient les Juifs, le centurion exposa le corps au milieu de la place, comme c'est l'usage, et le fit brûler. C'est ainsi que nous revînmes plus tard recueillir les cendres que nous jugions plus précieuses que des pierreries et qui nous étaient plus chères que de l'or. Nous les déposâmes en un lieu de notre choix. C'est là que le Seigneur nous donnera, autant que cela se pourra, de nous réunir dans la joie et la fête, pour y célébrer l'anniversaire de son martyre et pour nous souvenir de ceux qui ont combattu avant lui, fortifiant et épaulant ceux qui le feront après.

Telle est l'histoire du bienheureux Polycarpe. Il fut le douzième d'entre nos frères de Philadelphie à souffrir à Smyrne. Son souvenir reste plus vivant que tous les autres et il est le seul dont les païens chantent partout les louanges. Il fut un maître prestigieux, un martyr hors pair, dont tous aimeraient imiter la passion, si fidèle à l'Évangile du Christ. Son courage a eu raison d'un magistrat inique et lui a mérité la couronne d'incorruptibilité. Il partage désormais la joie des apôtres et de tous les justes, il glorifie Dieu, le Père tout-puissant, et bénit notre Seigneur Jésus-Christ, le sauveur de nos vies et le guide de nos corps, le pasteur de l'Église catholique répandue dans le monde.

Vous désiriez avoir un rapport détaillé de ces événements. Nous nous bornons ici au récit succinct qu'en a fait notre frère Marcion. Quand vous aurez lu cette lettre, transmettez-la de proche en proche à nos frères, afin qu'eux aussi rendent gloire au Seigneur, qui choisit ses élus parmi ses serviteurs. (...)

Source : Texte repris dans Bruno Chenu, Claude Prud'homme, France Quéré, Jean-Claude Thomas, *Le livre des martyrs chrétiens*, Centurion, Paris 1988, p. 42-49.